



PRESSE ÉCRITE

L'Humanité, décembre 2011

« Christian Garcin, juste des images »

Par A.N

Deux cents photographies de l'auteur, un univers visuel « lu » par des amis écrivains.

On pourrait croire que les photographies que propose Christian Garcin sont des témoins, supports de mémoire pour l'écriture de ses livres. On voit au premier feuilletage du livre qu'il n'en est rien. Elles sont, moins encore, des illustrations, des « plus » à coller dans les carnets de voyage. On ne peut pas, pourtant, les séparer du travail d'écriture de l'écrivain. Trouver la juste distance entre image et écrit passe par l'exercice auquel se sont livrés quatre écrivains et un photographe, amenés à réfléchir sur les propositions de Christian Garcin, deux cents photos présentées en diptyques, face à face, sans autre précision que des indications de lieu.

Ceux qui connaissent les textes de l'auteur retrouvent beaucoup de son univers. Parfois, le rapport est simple. Il envoie, comme ces photos de Tiksi, sur la côte de l'océan Arctique, aux lieux décrits dans

son dernier livre, écrit avec Eric Faye. On y retrouve les ambiances de *Des Femmes disparaissent* et de *la Piste mongole*. Pour l'essentiel, cependant, il faudra laisser venir, user du regard oblique, aller un peu plus loin dans les arrière-textes. On cherchera la part animale, si souvent présente chez lui, en particulier dans *l'Autre Monde*. On partagera le retrait contemplatif de tous les personnages pris de dos. Le rapport qui s'établit, aussi, entre photos aisément situables, presque anecdotiques, et d'autres images de terre, de ciel ou d'eau, sans bord, fait partie du jeu. Le « minimum » revendiqué par Garcin prend alors tout son sens : sous les plis de l'image, sous la poussée du texte, un réel possible, visible, lisible.

Le Magazine Littéraire, décembre 2011

« Le Voyageur à quatre yeux »

Par Jean-Baptiste Harang

[...]Christian Garcin est photographe, il faudra bien qu'il s'y fasse : les quelques deux cents images réunies dans *Le Minimum visible* (format à l'italienne, superbe objet) forment une mosaïque du monde parcouru où les couleurs ravivent le blanc des cartes. Elles piquent le monde comme les éclats de mica dans le sombre du granit, elles composent le regard d'un homme, en dessinent le portrait en creux, un photographe. Garcin a pris toutes les photos du livre ; ici, la dualité est ailleurs, dans la composition de l'ouvrage. Chaque double page est un diptyque adressé à l'œil et à l'intelligence du lecteur. Chacune retient un moment du monde plus qu'un lieu, et la raison de leur juxtaposition est rarement géographique. Elle est toujours juste, d'évidence ou de réflexion, à trouver dans le cadrage, la composition, la couleur, le sujet, une diagonale commune, une symétrie,

une ligne d'horizon, une solitude partagée et réunie par les antipodes, une mèche de cheveux comme une forêt, le cercle de la lune répond au rond de la lumière du flash, deux alphabets... Les deux livres se referment du même geste, le merci que l'on doit à l'invitation au voyage.

Zibeline, décembre 2011 – janvier 2012

« L'étrange K de Christian Garcin »

Par Aude Fanlo

Descendre les fleuves de l'Extrême-Orient russe avec Christian Garcin et Eric Faye, c'est céder au magnétisme des limites du monde habité. C'est aussi verser dans une rêverie onomastique où la rondeur magnifique des noms des fleuves, grands comme la mer, de la Léna et de l'Amour, contraste avec l'intrigante obstination des K, de Moscou à Vladivostok, en passant par Iakoutsk, Tiksi et Khabarovsk. C'est glisser dans l'infinie variation d'un monde gris, de la neige fondue sur le béton des immeubles post-soviétiques jusqu'à la transparence minérale des sols éternellement gelés. C'est suivre la mémoire historique, géologique, d'un univers qui nous échappe. Et se laisser dérouter par la voix double d'un auteur insaisissable, à deux voix.

De retour de cette traversée, regardez donc, avec de bons yeux, le *Minimum visible*, un livre de photographies de C. Garcin, publié par une maison d'édition marseillaise aux réalisations impeccables : cette fois, une écriture photographique, qui allie deux à deux des photos revenues d'Irlande, du Japon, de Russie ou de Liverpool, reliées par des affinités de formes et de couleurs ou par des coïncidences de situation, et ponctuées par de courts textes d'auteurs – Stéphane Audeguy, Eric Faye, Arno Bertina, Thierry Girard, Gilles Ortlieb – qui réagissent à ces photos. Si le premier livre est gris, le second est rouge claquant ; si le premier est à deux voix, le second dessine une sorte de nous collectif, qui partage l'étrangeté de la matière avec laquelle Garcin écrit : le sentiment d'être séparé du monde, et simultanément, l'intuition sensible de la continuité – le souvenir, la rémanence, la familiarité – qu'on devine entre les lieux de ce monde, depuis la mémoire sans âge que porte un visage, jusqu'à la coïncidence incongrue et pourtant si juste entre un bistrot japonais ringard et l'intérieur bruyant d'une vieille tante marseillaise...

Page, novembre 2011

« Le Mirage de l'ailleurs »

Par Dominique Pascha

L'œil et l'imaginaire sans cesse aux aguets moissonnent des images et des mots. De l'Extrême-Orient russe, les carnets rapportés transportent le lecteur, véritable passager clandestin, vers la vastitude. Et les photos





de Christian Garcin, sans légende, ouvrent au monde magique « du réel passé ».

Été 2010, direction Yakoutsk à partir de Moscou pour un vol de 5680 kilomètres. Après avoir survolé six fuseaux horaires et perdu vingt degrés centigrades à l'atterrissage, le fleuve Léna accueille Eric Faye et Christian Garcin pour un périple vers l'Extrême-Orient russe, au-delà du cercle Arctique. Cet espace ouvert au tourisme depuis la chute de l'URSS se découvre sur un bateau qui descend la Léna jusqu'à son embouchure. Le fleuve, dont le lit est si vaste qu'aucun pont ne l'enjambe, s'étale voluptueusement sur un sol très particulier : le permafrost, gelé en profondeur. Le Far East russe est une terre sauvage au climat rude qui se compose d'« immensités très peu arpentées ». La carte présentée en introduction se révèle précieuse pour descendre jusqu'à l'océan Glacial Arctique ! Le temps suspendu des journées de navigation offre un temps à soi, un temps pour tenir un journal de bord, méditer, s'émouvoir ou lire des récits de voyageurs avides de terre inconnues, regarder les rives lointaines disparaître dans la lumière d'un jour qui ne faiblit pas.

Les photos en noir et blanc jalonnent le

parcours et donnent une idée de l'infinitude de ces lieux où l'homme n'a pas vraiment sa place. Le récit a une force particulière avec le « je » utilisé. Il rend compte du regard des deux écrivains : « un « je » muni de quatre jambes, quatre yeux et quatre oreilles, une chambre d'écho démultipliée ». Ce travail commun résulte à l'évidence d'une complicité forte et d'une communauté de pensée mue par un désir commun donne une lecture passionnante. En mêlant le rapport quotidien des découvertes géographiques et littéraires, le lecteur se nourrit d'images, de divers points de vue et d'émotions. Dans le port de Tiksi, qui marque la zone frontalière avec le Grand Nord russe établie par l'homme, le voyage s'achève entre béton et ferrailles.

Si les auteurs des carnets étaient cachés sous le « je », les photos dans *Le Minimum visible* émanent toutes de Christian Garcin. La figure tutélaire de Borges plane sur l'ensemble, donne son ton si singulier au livre. La pluralité des mondes domine dans cet inventaire de l'ailleurs avec une sensibilité plus forte vers l'Asie. La richesse du travail de mise en miroir, ces diptyques offrent un jeu littéraire en soi : similitude, assemblage de formes, allers-retours sans

frontières, mise en abyme. Ainsi ce rocher d'une plage portugaise évoquant une vache couchée aux couleurs chatoyantes et à la chair « incandescente » auquel répond un taureau irlandais au repos à la peau luisante ; ou cette fresque du port de Tiksi qui vante sa jeunesse et l'avenir qu'elle incarne en vis-à-vis du portrait d'une famille mongole nombreuse. En parcourant le livre, on a le sentiment de participer à un jeu borgésien où les images appellent les souvenirs : « Le réel dans ces moments-là se contorsionne, le temps se plie » et la beauté du monde apparaît.

TÉLÉ

France 2, Des mots de minuit, novembre 2011, présentée par Philippe Lefait

Invité : Christian Garcin, écrivain